PROJET
D'ADMINISTRATION
ET DE POLICE;
POUR
LA VILLE DE MARSEILLE;
OU
LETTRE

A Messieurs les Consuls & Volontaires-Patriotes de la même Ville.



1789.





PROJET

D'Administration & de Police, pour la Ville de Marseille,

OU

LETTRE à MESSIEURS les CONSULS & les VOLONTAIRES-PATRIOTES de la même Ville.

MESSIEURS,

Permettez à un Homme étranger à votre Patrie, mais qui ne l'est point à vos intérêts ni à votre gloire, d'épancher, dans votre ame vraiment patriote, l'enthousiasme & l'admiration que lui causent vos nobles & généreux efforts pour le bonheur de vos Concitoyens. J'étois spectateur tranquille : qu'ai-je dit? Craindrois-je donc de dissimuler à vos yeux les alarmes que m'ont d'abord causées les premières révolutions que vous avez opérées ; je croyois en cela ne partager que le sentiment public, c'est que je ne démêlois pas encore assez l'esprit qui vous animoit ; je méconnoissois le génie Marseillais,

&, ſans le vouloir, je faiſois tort aux vertus qui vous honorent. La faute étoit pardonnable : je ſuis étranger.

Mais, depuis qu'une douce expérience a fait ſentir à tout le monde l'heureuſe régénération que vous préparez à votre Patrie, tout étranger que je ſuis, je ne puis contenir le ſentiment qui m'enflamme. Je viens, au nom de vos Concitoyens, rendre aux vues bienfaiſantes qui vous animent, la juſtice qu'elles méritent, féliciter votre Patrie de vous poſſéder dans ſon ſein, & préſenter un nouvel aliment au courage qui déjà vous embrâſe.

Je n'entreprends point ici de donner des éloges à votre zèle : il eſt des vertus qu'on ne peut bien louer que par le ſilence : un ſentiment profond d'admiration eſt au-deſſus de toutes les louanges ; d'ailleurs, s'il vous en falloit, Meſſieurs, vous les trouveriez dans la bouche de tous vos Concitoyens. Un paiſible & doux murmure réſonne de toute part, entendez-le ; il eſt juſte ſans doute que vous en goûtiez les charmes. Rien d'auſſi délicieux que le ſentiment qu'il inſpire : il eſt le délaſſement du travail & l'encouragement du zèle.

Mais loin de vous une ſtérile & vaine complaiſance dans des éloges déjà ſi bien mérités. Vous n'êtes point faits pour vous arrêter dans le chemin de la gloire : la carrière que vous venez de vous y ouvrir eſt immenſe, & votre grande ame qui l'a conçue eſt en état de la fournir. On ne préconiſe encore que vos eſſais, & cet applaudiſſement univerſel ne fait que vous impoſer une tâche longue & de grands devoirs.

Vous avez fait preſſentir à votre Patrie le haut faîte de bonheur & de gloire, auquel elle peut s'élever

ſous des Chefs vigilans & patriotes, avec une Adminiſtration ſage & réfléchie. Accablée ſous le poids d'une oppreſſion étrangère, elle ne penſoit pas même qu'elle pût devenir heureuſe : elle ne voyoit plus dans ſon ſein que des individus iſolés, pour qui le bien commun n'eſt qu'une chimère, ou qui, dans leur déſeſpoir, ne ſongeoient qu'à ſe venger de la tyrannie publique par tous les efforts d'une induſtrieuſe cupidité, & par la vue unique de leurs intérêts perſonnels. Vous leur avez montré qu'il eſt un ſentiment plus digne des grandes ames, & que le bonheur d'un Citoyen dépend toujours de celui de ſa Patrie.

La vôtre, Meſſieurs, a des reſſources immenſes & bien précieuſes. La douceur de ſon climat, le coup d'œil frappant de la régularité de ſes édifices, de ſes promenades & de ſes rues ; les richeſſes de ſa poſition, la nature & l'étendue de ſon Commerce ; tout ſemble la rappeler à ſa première deſtinée, la rendre dans peu, mieux que jamais, la ſœur d'une nouvelle Rome, l'émule d'une autre Carthage, la plus riche, la plus peuplée, la plus belle Ville, je ne dis pas du plus beau Royaume du monde, mais du Monde lui-même.

Déjà vous avez fait luire l'aurore d'un ſi beau jour. Conſommez l'attente publique, par l'activité de votre zèle & la continuité de vos efforts. Votre Patrie toute entière ſe tourne vers vous & vous tend les bras. Vous lui avez fait ſentir ce qu'elle peut être : trop foible encore, elle vous conjure de ne pas la laiſſer ſe replonger dans le cahos ténébreux, d'où vous avez commencé à la tirer. Le ſentiment d'une gloire & d'un bonheur qu'elle touchoit déjà, & qui

lui auroient échappé, lui seroit plus cuisant, plus désespérant mille fois que ses malheurs même.

Marseille va devenir par vous, Messieurs, le plus riant asyle de l'étranger, comme le plus délicieux domicile du Citoyen ; mais les craintes ne sont pas encore entièrement dissipées ; tous les yeux sont fixés sur vous; chacun de vos Concitoyens balance vos vues & vos opérations, avec ses intérêts personnels & ceux de la Patrie. Votre gloire, votre ame seule, ô généreux Marseillais ! demande que vous couronniez l'œuvre que vous avez si bien commencée !

Votre ardeur doit être sage & réfléchie ; mais rien ne sauroit ralentir votre marche. Envain, dans la sollicitude glorieuse, mais pénible qui vous captive, chercheriez-vous à vous reposer de votre bonheur sur la tenue prochaine des États-Généraux du Royaume. Sans doute, les vues bienfaisantes du Monarque & du Père qui va les présider, sont bien faites pour fonder une si douce espérance. Mais, hélas ! le succès de l'Assemblée Nationale est encore enveloppé dans la nuit des temps, & votre Patrie est forte de ses propres forces : le bonheur & la gloire sont dans son propre sein, & c'est à vous, Messieurs, c'est à votre patriotisme qu'elle s'adresse, pour développer en ce moment ce germe précieux, & lui faire produire les fruits qu'il renferme. Déjà l'heure a sonné : puis-je vous dire avec bien plus de raison, que l'éloquent Orateur de Draguignan, le coup a frappé de votre régénération prochaine. Soutenez votre courage : que l'ardeur & la sagesse président à vos Conseils, & votre triomphe est assuré, votre Patrie est heureuse.

Plein de ces idées, j'ai amusé mes loisirs à

essayer un plan de vos propres opérations : je ne l'ai pas trouvé tout-à-fait indigne de vous : souffrez que je vous en fasse l'hommage, & que je le rende public. Je n'ai pas l'orgueilleuse prétention de vous instruire, Messieurs; je ne voudrois que réunir, comme sous un seul point de vue, l'enchaînement de tout ce qui vous reste à faire, porter un doux espoir dans l'ame encore peu rassurée de vos Concitoyens, & leur faire voir combien le bonheur est près d'eux.

Stabilité dans votre existence.

D'abord, Messieurs, n'épargnez rien pour donner à votre réunion de la consistance & de la stabilité. Le Gouvernement ne vous la refusera pas : votre Municipalité ne semble pas s'y opposer : votre Patrie vous la demande ; mais envain les lois humaines autoriseroient votre existence, si vous ne vous la formiez à vous-mêmes par la sagesse de votre constitution, l'unité de vos vues & de vos principes, & l'accord inaltérable de tous les individus qui composeront votre Association.

Nécessité d'avoir des Chefs.

Tout Corps acéphale est sans vigueur : il vous faut des Chefs ; mais leur élection, qui doit être votre ouvrage, demande de votre part les vues les plus droites, la maturité la plus solide, le plus pur patriotisme. Les rênes siéent mal dans les mains d'une jeunesse inconsidérée, ou d'une vieillesse décrépite ; celui-là seul mérite de les tenir qui joint à la vigueur de l'âge, des connoissances étendues, une ame grande, généreuse, maîtresse d'elle-même, & la seule vue du bien public.

Corporation trop nombreuse, nécessité de se diviser & de bien choisir.

Une Corporation trop nombreuse seroit tout au moins très-difficile à diriger. L'unité de principes, si essentielle au succès de ses opérations, auroit bien de la peine à s'y faire adopter. N'admettez donc personne parmi vous, au-des-

ſous de dix-huit ans, ni au-deſſus de ſoixante & dix, & dans cet intervale encore long, qu'il vous ſoit permis de faire un choix judicieux & toujours relatif aux obligations que vous contractez envers la Patrie. Diviſez-vous; ſubdiviſez-vous; mais que, chaque Diviſion & Subdiviſion ayant ſes Chefs particuliers, le Corps entier ait ſon Chef unique & général, qui puiſſe commander & ramener au devoir chaque individu; ou qui, dans des cas difficiles, puiſſe de tous les Chefs particuliers de toutes ces Diviſions, former un Conſeil, dans lequel, à la pluralité des voix, on règlera ce qui conviendra davantage à la nature des circonſtances & à l'intérêt général.

Diverſité d'Aſſociations.

Quoique tout homme ſoit Soldat dès qu'il s'agit du bien de la Patrie, cependant, dans la commune opinion des hommes, les diverſes claſſes de Citoyens exigent auſſi une diverſité d'aſſociations. Travaillez à vous bien démêler, à vous bien connoître, à bien ſaiſir les divers points de vue qui peuvent vous être communs, ou vous diviſer; & réuniſſez-vous tous, pour vous aſſocier, ſelon vos rangs, par un accord qui ſoit conſenti, commun & ſans retour.

Avoir des lois.

Des lois ſages & relatives à la fin pour laquelle un Corps exiſte, ſont comme une chaîne qui en unit tous les individus. C'eſt ce fil bienfaiſant qui, dans le labyrinthe des paſſions humaines, ramène toujours au devoir: c'eſt la voie abrégée qui conduit à l'ordre; elles circonſcrivent les ſollicitudes des Chefs; elles font voir à chacun d'un ſeul coup d'œil la trace de ſes obligations, & laiſſent à tous le loiſir de ne penſer plus qu'à l'intérêt général. Donnez-vous donc des lois; mais des lois claires, courtes & préciſes; des lois dictées par l'équité, diri-

gées par la ſageſſe ; des lois qui ſoient l'heureuſe production d'une ame éclairée & pleine de l'amour du bien public. Et pour les faire obſerver parmi vous, ces lois utiles, ne leur cherchez de ſanction que dans le conſentement unanime qu'y devra donner chaque particulier au moment de ſon incorporation, & dans cette parole ſolemnelle qui fait encore aujourd'hui parmi des Nations brutes & barbares, l'objet ſacré d'une Religion inviolable.

Union mutuelle.

Mais dans la crainte que vous veniez jamais à perdre de vue un des principes les plus eſſentiels, permettez-moi de vous le répéter encore : qu'il règne toujours parmi vous l'harmonie la plus ſoutenue, l'union la plus étroite : c'eſt là que vous trouverez votre plus grande force. Si jamais il s'élevoit parmi vous quelques guerres inteſtines, quelques diviſions perſonnelles, ah ! qu'elles diſparoiſſent toujours devant l'intérêt public.

Bonne Police.

Quand une fois vous aurez poſé la baſe de votre Conſtitution, que vous en aurez établi les lois, fixé les bornes, & que par un Contrat ſolemnel vous en aurez cimenté l'union, penſez avant toutes choſes à un bon gouvernement de Police. Un État n'eſt floriſſant qu'à proportion de l'ordre qui y règne : que vos premiers ſoins ſoient donc de l'établir dans l'enceinte de vos murs. Expulſez-en cette multitude effrayante de mendians étrangers, dont le moindre mal eſt de ravir à vos Concitoyens indigens les reſſources de vos largeſſes & de vos bienfaits. Ne ſouffrez pas qu'aucun pauvre étranger entre dans votre Ville, ni que ceux qui vous appartiennent, viennent dans vos rues troubler, par une importunité doublement fatigante, la marche tranquille des paſſans. Vous pourriez peut-être,

Mendians.

pour les premiers, créer dans un de vos Fauxbourgs, le fonds d'une aumône légère, qui pût les aider à porter ailleurs le ſpectacle de leur misère ; & pour les ſeconds, il ne vous reſte qu'à encourager ces monumens glorieux, déjà ſi avantageuſement ébauchés, de la piété de vos Concitoyens ; animer dans chaque Paroiſſe [illegible] goût de ces aſſociations de charité, dont [illegible] voit dans pluſieurs Villes du Royaume, les [illegible] dèles les plus intéreſſans pour l'humanité. Da[illegible] un coin de la Paroiſſe, s'élève un Edifice ſimple, mais commode, dont on a reſpecté pour le pauvre ſouffrant les revenus ſacrés, au lieu d'en ériger à la vanité de faſtueux & d'in[illegible] tes monumens. Là l'indigent Citoyen ſe [illegible] chaque jour, pour recevoir des mains [illegible] Recteur ou d'une Rectrice charitables l'aum[illegible] dont il a beſoin, ou bien diſperſées chaqu[illegible] jour dans différens Quartiers déſignés, des perſonnes reſpectables des deux ſexes vont chercher le malheureux caché par la honte ou l'infirmité dans ſon triſte réduit, & lui porter dans ſa misère les ſecours & la conſolation qu'il n[illegible] peut venir chercher lui-même.

Etabliſſemens de charité.

Gardes aux Portes de la Ville.

Attention ſur les étrangers.

Vous êtes aſſez nombreux pour établir, pendant le jour, à chaque porte de votre Ville, un petit détachement, dont l'occupation exacte & ſcrupuleuſe, ſoit de veiller aux étrangers qui y entrent, d'inſcrire leur nom, le lieu d'où ils arrivent, l'Auberge ou le Logement qu'ils doivent prendre, le ſéjour qu'ils doivent faire dans vos murs, & le lieu où ils doivent aller. Faites-en porter tous les ſoirs la liſte chez le premier Conſul, ou chez votre Chef général. Que chaque Aubergiſte ou perſonne publique donnant à coucher, en faſſe de même ; afin que les deux Liſtes ou Regîtres,

tres soient confrontés, & la tranquilité publique toujours plus assurée.

Ces précautions ne sont odieuses pour aucun honnête homme. Les Villes les plus intéressantes vous en donnent l'exemple, Paris, Lyon, Avignon, Genêve, &c. &c. & votre situation sur un Port de mer & aux extrêmités du Royaume, vous les rend nécessaires plus qu'à toute autre pour la sûreté publique.

Patrouille.

La Patrouille de la nuit vous a déjà couvert de gloire. L'heureuse révolution qu'elle vient de produire, vous a mérité la reconnoissance la plus sensible de tous vos Concitoyens. Continuez-la donc avec zèle, mais permettez-moi là-dessus quelques réflexions : 1°. qu'elle soit assez nombreuse, pour être faite toute la nuit dans plusieurs Quartiers à la fois, en silence & dans le plus grand ordre ; 2°. que tous les Cabarets, Cafés, Maisons de jeu soient fermées à une heure convenable, & les Propriétaires, dans le cas de contravention, condamnés à une amende rigoureuse ; 3°. que tout inconnu, rencontré à une heure indûe, soit interrogé & conduit jusqu'à son domicile, pour s'assurer si on l'y connoît ; 4°. enfin, laissez aux Villages ces Fêtes nocturnes & bruyantes, qui ne peuvent être que pour le petit nombre, & qui incommodent la multitude. Le tranquille repos d'un Père ou d'une Mère décrépits, d'une Epouse chérie, de vos tendres Enfans, de vos Amis, de vos Concitoyens paisibles ou malades, ne mérite-t-il pas d'être respecté ?

Poids, mesures.

Il est encore bien d'autres objets dignes de votre zèle & de votre sollicitude, tous propres à orner votre Patrie d'un nouvel éclat. Sans droiture & sans équité, elle n'est plus qu'un coupe-gorge. Visitez donc fréquemment, mais sans ordre, les poids & les

meſures de tout Marchand ou Perſonne publique ; & que l'ame aſſez audacieuſe pour violer le ſerment qu'elle a fait à la Société, & abuſer ainſi de la foi publique, porte ſans délai la juſte peine de ſon attentat ſacrilège, par des amendes coûteuſes & flétriſſantes tout-à-la-fois. Perſécutez ſans pitié tous ces Monopoleurs infâmes, ces hommes dignes de tous les anathèmes, aſſez barbares pour répandre l'alarme, la conſternation, la misère au ſein même de l'abondance.

Monopoleurs.

Boucherie.

Jamais plus de Ferme pour votre Boucherie ; que la viande ſoit marchande, vous n'en manquerez jamais & vous la mangerez toujours bonne. Ne ſeroit-il pas révoltant que des ſang-ſues voraces vinſſent vous ravir des profits immenſes qui vous appartiennent tout entiers, qui ſoulageroient le Citoyen & feroient fleurir votre Ville ? Avec des Fermiers, que de riſques de n'avoir preſque jamais qu'une viande mauvaiſe & fort chère ! Entrez dans vos Tueries, ſoutenez, ſi vous le pouvez, le dégoûtant ſpectacle du bétail qu'on y apprête à votre nourriture : il n'eſt pas encore entré, que déjà il ſuccombe ſous la maſſe ou le couteau de l'impatient Boucher. L'animal échauffé, appauvri, atténué par la fatigue & par la faim, ne demanderoit que quelques jours de pâturage pour ſe délaſſer, ſe rafraîchir, ſe refaire & offrir aux Citoyens une nourriture bienfaiſante ; mais l'inſatiable cupidité ne s'accommoderoit pas de ſi juſtes pécautions. Les Citoyens en ſeroient mieux ſervis, mais les Fermiers plus équitables & un peu moins opulens. Eh ! s'ils ſont avides de ſang, que ne boivent-ils celui qu'ils ne laiſſent pas à l'animal qu'ils vous deſtinent, le temps de verſer ! Si l'on ne ſavoit pas que l'injuſtice a gagné tous les états, ne diroit-on pas qu'ils envient

jusqu'au modique salaire qu'ils donnent aux Valets chargés de la coupe & de la distribution. Il faut encore que ces malheureux Subalternes viennent griveler entre vos mains, au mépris d'un tarif ou d'une loi dont on abuse le Public.

Avec la liberté de la Boucherie, vous aurez toujours autant de Bétail qu'il vous en faudra. On verra régner parmi les Bouchers l'émulation de la fortune; chacun voudra s'attirer du débit pour grossir ses profits; & les uns en dépit des autres, tous chercheront à se surpasser par la meilleure qualité de viande possible.

Pour prévenir des abus, fixez le prix de la Viande, comme vous réglez celui du Pain. Soumettez à l'examen tout le Bétail qui entre dans vos murs pour la Boucherie, & confisquez, comme on fait à Genêve, toute Bête qui pour être ou trop jeune, ou trop vieille, ou malade, pourroit devenir nuisible à la santé des Citoyens. Les Fermiers vous faisoient une rente: c'est une ressource que vous ne devez pas perdre: les besoins publics la réclament; mais avec quel supérieur avantage vous la retrouveriez dans un impôt d'entrée, déterminé pour chaque espèce d'animal! Et tout le profit du moins seroit pour votre Ville.

Poissonnerie.

Mais votre Poissonnerie, que n'offre-t-elle pas à vos soins patriotiques? N'est-ce pas une tyrannie indigne, qu'avec une situation aussi avantageuse que la vôtre, avec cette multitude inombrable de Pêcheurs qui fourmillent dans votre Port, vous mangiez le poisson si mauvais & si cher? Ignorez-vous le trafic honteux & barbare des gens de cet art, qui cachent la plus grande partie de la pêche, même la plus abondante, pour tromper la crédulité publique, &

forcer le besoin ? qui aiment mieux laisser en secret le poisson se corrompre, plutôt que de ne pas tenter, par les apparences d'une disette supposée, un gain sordide & injuste tout-à-la-fois? Punissez un attentat aussi révoltant pour l'humanité, qu'il est injurieux à la liberté & à l'aisance, que la nature seule vous met dans les mains. Ordonnez, sous les peines les plus rigoureuses, que le poisson ne soit tiré des Barques qui vous l'apportent, que pour passer directement dans vos Pêcheries publiques. Bannissez ces *Accapareurs* étrangers qui viennent vous ronger le sein, pour enrichir leur Patrie de vos propres dépouilles, ou si vous les souffrez, qu'il ne leur soit jamais permis de toucher qu'à votre abondance.

Accapareurs étrangers.

Revendeuses.

Votre Patrie vous demande le même zèle & la même sévérité contre ces Revendeurs & Revendeuses qui vont sur les chemins arrêter la marche du Rustique bienfaisant, qui, sans cette sorte de monopole, viendroit tous les jours porter, jusques dans vos mains, les bienfaits de la nature & la fertilité des Campagnes.

Fontainiers

Il est encore une autre sorte d'ennemis publics, dont vous devez venger vos Concitoyens & arrêter l'iniquité. Ce sont ces hommes que vous nommez *Fontainiers*, chargés de distribuer sagement les eaux que la nature & vos propres constitutions donnent à tous également. La Ville leur paie, dit-on, les soins qu'elle leur confie : c'est sans doute, pour faciliter aux Citoyens la jouissance de leurs droits communs. Pourquoi faut-il encore qu'un particulier qui manque d'eau, ne l'obtienne qu'à prix d'argent ? Et le Distributeur inique qui la dérobe à dix Propriétaires, pour la vendre à un seul, n'est-il pas indigne de votre confiance & de vos bienfaits ?

Chaque Citoyen doit ſe rendre juſtice , & reſpecter les droits publics , mais vous devez à votre Patrie le châtiment de tous ceux qui , par leur injuſtice & leur cupidité , déshonoreroient ſon Adminiſtration.

Plan public des alignemens.

Votre Ville s'embélit tous les jours , mais l'ordre public & l'humanité veulent que cet embéliſſement ne ſoit pas laiſſé au caprice & quelquefois à l'iniquité d'un ſeul homme , ni à toutes les variations que pourroient amener les diverſes créations des Officiers-Municipaux. Les propriétés méritent d'être reſpectées , & le repos du Citoyen paiſible toujours ménagé. Faites donc travailler , avec toute la maturité , toutes les précautions poſſibles , à un plan général & bien détaillé de tous les alignemens pris & à prendre dans l'enceinte de votre Ville comme dans ſes Faux-bourgs. Que ce Tableau ſoit expoſé à l'Hôtel-de-Ville ; & que là tous ceux qui auront à élever de nouveaux Édifices , aillent y lire l'ordre qu'ils doivent ſe preſcrire , & les règles qu'ils doivent ſuivre.

Droits d'humanité dans les alignemens.

Il eſt ſur-tout digne de vous , Meſſieurs , & de votre gloire , que votre Patrie ſe garde à jamais de cet opprobre, de cette haîne publique dont ſe couvrent ſi mal-à-propos tant d'Intendans , d'Ingénieurs , de Voyers-Royaux , qui, pour un embéliſſement arbitraire , quelquefois contre le bon ſens , coupent , tranchent , raviſſent un héritage ſouvent ſacré que la pauvreté qui le poſsède , & dont ils foulent inhumainement l'impuiſſance , devroit ſeule leur rendre reſpectable.

Ce Plan doit être ſi bien médité , ſi bien prévu , qu'il ſoit invariable ; mais ſi , par des circonſtances inattendues , il arrivoit un jour qu'on fût obligé d'y toucher , établiſſez que les fonds qui devront être la victime de l'ordre public ,

ne ſoient jamais enlevés à leurs propriétaires contre leur gré, & ſans un dédommagement avantageux. Conviendroit-il au Peuple le plus humain & le plus policé, de ſacrifier la fortune & le repos des Citoyens à de ſimples embéliſſemens?

Latrines. Mais quelques ſoins que vous preniez d'embélir votre Ville, le ſéjour en ſera toujours dégoûtant & pénible, tant que vous n'aurez point de Latrines dans vos maiſons, ni rien qui puiſſe y ſuppléer. Vos Fenêtres ſont la terreur de tous les paſſans; les étrangers ſur-tout ne ſe feront jamais à la ſollicitude que leur donne l'idée du danger continuel qu'ils courent en ſe promenant dans vos rues, ni à l'alternative laborieuſe & répugnante, ou de veiller ſur chacun de leurs pas, ou d'emporter avec eux les ordures dont vos pavés ſont couverts. Mais ne comptez-vous pour rien d'échanger un air pur & ſalubre que vous pourriez reſpirer, contre ces vapeurs méphitiques & meurtrières, qui, de toutes les parties de votre Ville, ſe répandent dans l'atmoſphère pour la corrompre? Si vous croyez que des foſſes altéraſſent la pureté des eaux qui ſerpentent ſous terre, dans l'étendue de la Ville, ne pourroit-on pas du moins obliger tous ceux qui auroient dans leurs maiſons une Cour, ou un Jardin, ou un Ciel-ouvert, d'y ménager un lieu d'aiſances ſans foſſe, & ceux qui n'auroient ni Jardin, ni Ciel-ouvert, ſeroient tenus d'appliquer contre le mur de leurs maiſons, depuis le toît juſqu'au pavé de la rue, un tuyau, ou un enchaînement de pluſieurs tuyaux interceptés ſeulement à chaque étage vers une des Fenêtres, & enchaſſés dans une eſpèce de récipiant en forme d'entonnoir, un peu large dont la queue s'emboîteroit elle-même dans cet aſ-

ſemblage de tuyaux, pour conduire ainſi juſqu'à la rue toutes les matières.

Pour ne pas retomber dans l'inconvénient qu'on veut éviter, il faudroit fabriquer, ſur le pavé même de la rue, à l'extrêmité inférieure de ce long conduit, un petit réſervoir pour recevoir & contenir toutes les matières qui en découleroient, & deux fois le jour plusieurs Vidangeurs ou Balayeurs publics, déſignés & diſperſés dans la Ville, ſeroient chargés de nétoyer ces réſervoirs à une heure déterminée : il faudroit les engager à y tenir toujours de la paille.

Il ne reſteroit plus aux particuliers qui craindroient d'être incommodés par l'odeur que pourroient encore rendre ces tuyaux à l'ouverture des récipiens placés vers les fenêtres de chaque étage, de veiller à leur propreté, d'y faire paſſer fréquemment de l'eau, & de les tenir auſſi bien fermés qu'ils ſont ſuſceptibles de l'être. Cet expédient me paroît avantageux pour tous, ſans être bien diſpendieux pour les Propriétaires, ni même nuiſible à l'ornement extérieur de vos Maiſons.

Goutières pour les eaux de pluie.

On paroît ſouhaiter beaucoup, en ce moment-ci ſur-tout, de voir à chaque Maiſon des canons à goutières pour recevoir les eaux de la pluie, & les conduire juſqu'à terre. Si le vœu du Public venoit à s'accomplir, les tuyaux que je viens d'indiquer pour ſuppléer aux Latrines, deviendroient économiques, en ſervant à deux uſages à la fois.

Femmes publiques.

Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, Meſſieurs, & je vous la demanderai ſous des auſpices ſi favorables, que votre cœur généreux & capable des plus grandes actions, ne la refuſera pas. C'eſt au nom d'une Jeuneſſe intéreſſante, l'eſpoir & la gloire de votre Patrie, mais fougueuſe & inconſidérée que je vous

la demande; c'est au nom de tout ce que vous avez de Pères & de Mères respectables dans vos murs, qui versent tous les jours des larmes amères sur le dépérissement & la perte de leurs enfans, long-temps même avant leur mort; c'est au nom d'une foule attendrissante d'Épouses pleines de charmes & de vertus, dignes de faire le bonheur de leurs Époux; c'est au nom de la Religion elle-même, sa voix ne vous est pas inconnue, ni son langage étranger. Souffrirez-vous davantage cet essaim désastreux & corrupteur de Filles perdues qui inondent tous les Quartiers de votre Ville? Fléau cruel qui porte tous les jours le désespoir & la consternation dans le sein des Familles les plus heureuses, & qui précipite dans l'horreur du tombeau des milliers de jeunes gens qui eussent faits des Citoyens utiles! Il étoit réservé à un siècle aussi dépravé que le nôtre, aussi dépourvu de principes, de faire croire qu'une Ville grande & peuplée avoit besoin de cette engeance infernale, pour se mettre à l'abri de plus grands maux. Ah! depuis quand est-il donc vrai que la corruption générale des mœurs puisse servir à la tranquillité publique? que les calamités effrayantes qui marchent à sa suite, les infirmités ignominieuses, les vieillesses prématurées, la brutalité du caractère, les renversemens de la fortune & la mort, puissent faire fleurir un État?

Si les ressources infinies de votre génie & de votre zèle, si les forces de l'autorité ne vous permettent pas de purger entièrement votre Ville de cette peste publique, du moins diminuez-en le nombre, releguez-les dans certains mauvais Quartiers affectés pour elles seules, & d'où il ne leur soit pas permis de s'écarter, pour aller porter ailleurs leur venin. Convient-il qu'elles occupent des Édifices

Édifices magnifiques dans des Quartiers superbes, dignes de faire l'asyle délicieux du Citoyen honnête ; & dont la pudeur & la vertu n'osent plus approcher, depuis qu'elles en ont infecté jusqu'aux avenues par leur présence & leurs dissolutions. Cette réforme est digne de vous, Messieurs, & votre grande ame en a fait naître le doux espoir à tous les gens de bien.

Si, avec cela, vous portiez encore votre zèle & vos soins jusques dans nos Temples, pour y maintenir l'ordre, y rétablir la décence, empêcher l'impiété d'y venir troubler le silence religieux que méritent nos mystères ; vous feriez connoître à tout le monde que vous êtes convaincus de ce grand & utile principe, que le culte de la Religion tient essentiellement à l'ordre politique; vous marcheriez sur les traces d'une des Cours qui a le moins démérité de la France ; vous opéreriez une révolution heureuse qu'a osé tenter, avec autant de gloire que de succès, un seul homme, Lieutenant de Police zélé & vrai Patriote, dans une des plus grandes Villes du Royaume (1). En un mot, vos noms déjà si chers à vos Concitoyens, s'immortaliseroient dans tous les cœurs. La Religion & votre Patrie se réuniroient pour dresser à vos bienfaits un monument éternel de reconnoissance & d'affection. Police pour les Églises.

Telles sont les réflexions dont j'avois à vous faire hommage, fruit de mon amour pour votre Patrie. Si vous les jugez dignes de vous, je jouirai

---

(1) M. Rey, à Lyon.

du délicieux plaisir d'avoir été utile à mes semblables ; si vous ne daignez pas les accueillir, j'aurai toujours la douce satisfaction d'avoir voulu l'être.

J'ai l'honneur d'être avec un respectueux dévouement,

MESSIEURS,

Votre très-humble &
& très-obéissant Serviteur,

* * *

A Marseille, le 15 Avril 1789.